

sines, secoués, tordus comme des roseaux, craquaient de la cime à la base et semblaient prêts à se rompre.

Ce coup de vents annonçait l'orage qui s'avavançait avec une vertigineuse rapidité.

Grancey posa sa lanterne éteinte à terre, retira son pardessus, saisit la pioche, la souleva, la laissa retomber et entama le sol déjà détrempé par les pluies tombées depuis quelques jours.

Brusquement le tonnerre éclata.

Ce fut assourdissant comme le bruit de dix pièces de canon de gros calibre tirant à la fois.

Une lueur éblouissante éclaira le coin du jardin où travaillait le forçat libéré dont le visage était inondé de sueur.

A partir de cette minute, les éclairs et les coups de foudre se succédèrent sans interruption.

Pendant près d'une demi-heure, la tempête battit son plein sans qu'aucune accalmie se produisît.

Le pseudo Grancey fouillait toujours le sol sans relâche.

Une fois la première couche de terre débarrassée des herbes parasites par l'action de sa pioche, il s'était servi de la bêche.

Le trou était profond.

Subitement une trombe d'eau s'abattit, submergeant tout sous un ruissellement de déluge.

Continuer à travailler sous cette pluie torrentielle était impossible.

L'ancien clerc d'avoué chercha un refuge,

Il se précipita vers la maison en ruines.

La porte vermoulue céda sous son premier coup d'épaule et les panneaux disjoints s'échappèrent des gonds disloqués.

Grancey entra et put reprendre sa respiration.

Il avait eu soin de relever au passage son pardessus neuf afin de le préserver de cet arrosage trop complet.

La chute d'eau, ou plutôt la cataracte qui venait de se produire, ne devait point tarder à s'épuiser par sa violence même.

L'orage se calma plus vite qu'il n'aurait été possible de l'espérer.

Le bruit du tonnerre s'éloigna, les éclairs s'éteignirent et un profond silence, succédant aux fracas de la tempête, enveloppa de nouveau le village de Champigny.

Le travailleur nocturne pouvait se remettre à la besogne.

Il regagna la fosse qu'il était en train de creuser et la trouva presque comblée.

La terre friable amassée sur ses bords s'était éboulée sous l'action dissolvante de la pluie et remplissait le trou d'une boue épaisse et gluante.

La nécessité s'imposait de recommencer le déblaiement.

Le jeune homme prit la pelle et se mit en devoir de rejeter fiévreusement la boue encombrante.

Ce fut long.

Une sueur abondante, sueur de fatigue et aussi d'anxiété, d'angoisse, ruisselait sur son front.

Déjà il avait fouillé le sol à plus de cinquante centimètres de profondeur, et ce qu'il cherchait ne lui apparaissait point encore.

Mal servi par le hasard, s'était-il donc mis à creuser trop à droite ou trop à gauche ?

Le découragement s'emparait de lui.

Il se demandait :

—Ce Duplat, sous l'empire d'un cauchemar, n'a-t-il pas pris ses hallucinations fiévreuses pour des réalités ? A-t-il réellement caché quelque chose au pied de cet arbre ?

La réponse à la question qu'il se posait ainsi ne se fit point attendre.

Le fer de la pelle dont il se servait grinça tout à coup sur un corps dur.

C'était donc vrai !

Le trésor caché existait réellement, et il l'avait là, sous la main ! !

Un flot de sang lui monta au cerveau, le grisant comme aurait pu le faire la boisson la plus capiteuse.

Sans même songer qu'il allait effroyablement souiller ses vêtements, il s'agenouilla sur la terre délayée et plongea ses deux bras dans la fosse béante.

Sa main droite rencontra le goulot d'une bouteille qu'il attira vivement à lui et dont une couche épaisse de sable durci, mélangé de petits cailloux, tapissait les flancs.

—La voilà ! balbutia-t-il avec une joie folle, la voilà, cette fortune ! le délire de Servais Duplat ne mentait pas !

Brusquement, il se calma.

—Nous verrons plus tard, ajouta-t-il en souriant, ce que contient cette fiole ensablée. Un séjour de dix-sept ans, sous terre, doit avoir donné au vin, s'il est bon, un bouquet plein de saveur !

Il déposa la bouteille à terre, à côté de lui, et poursuivit :

—Maintenant il s'agit de faire disparaître ici toute trace de mon passage !

Quittant sa posture agenouillée, il se hâta de combler le trou,

tassant le sol avec ses talons, et le recouvrant ensuite des touffes d'herbes qu'il avait arrachées au début de son entreprise.

Reprenant alors son pardessus qui n'était, lui, nullement maculé de boue, il s'en revêtit, glissa non sans peine dans l'une des poches de côté la bouteille débarrassée préalablement de son enveloppe crayeuse, puis il ramassa les outils qui venaient de lui servir, les chargea sur son épaule et sortit de la propriété à vendre.

L'ancien forçat, n'abandonnant rien au hasard, calculant tout, jusqu'au moindre détail, ne voulait laisser derrière lui aucun indice révélateur de sa visite nocturne.

Il alla replacer la pioche, la bêche et la pelle à l'endroit où il les avait prises, ralluma la lanterne, la raccrocha à son pieu et ensuite se dirigea d'un bon pas vers la gare de Champigny.

Là, une déception l'attendait.

Les portes de la gare étaient closes.

Le cadran extérieur de l'horloge indiquait minuit trois quarts.

Le dernier train venant de la Varenne-Saint-Hilaire et se dirigeant vers Paris avait passé depuis longtemps.

—Où aller ? se demanda-t-il.

Faire à pied le trajet de Champigny à Paris ?

Cela n'était certes point au-dessus de ses forces, mais il aurait fallu, pour accomplir ce petit voyage, connaître la route qu'il devait prendre sans courir le risque de s'égarer.

Or, il ignorait de façon complète la topographie des environs de Paris.

Que faire ?

Trouver une auberge où on pourrait mettre à sa disposition une chambre pour le reste de la nuit ?

Il n'y fallait point songer, et d'ailleurs, en admettant qu'il trouvât cette auberge, on ne manquerait pas de lui demander des explications embarrassantes et ses réponses pourraient le compromettre.

Quiconque se voit dans une position absolument fautive devient par cela même trembleur.

Désappointé et perplexe autant qu'on le puisse être, le pseudo Grancey traversa le passage à niveau du chemin de fer et s'engagea sur une large route qui s'étendait devant lui.

—Les rives de la Marne me guideront toujours... pensa-t-il.

Cette route conduisait à un carrefour sur lequel se greffaient quatre chemins, lequel prendre ?

Prodigieusement énervé en présence de cette énigme insoluble, maudissant les circonstances qui l'empêchaient de vérifier immédiatement le contenu de la bouteille de Servais Duplat, il se rongea les poings quand il entendit résonner au loin, sur la route qu'il venait de parcourir, le roulement sourd d'une voiture, accompagné d'un tintement clair de grelots.

Dirigeant aussitôt ses regards vers le côté d'où venait le bruit, il aperçut un point lumineux s'avavançant rapidement vers lui.

Il attendit.

En arrivant au carrefour des quatre chemins l'ancien clerc d'avoué avait fait halte.

La voiture obliqua sur la droite.

C'était une charette de maraîcher chargée de paniers contenant des légumes de toutes sortes.

La silhouette du conducteur se détachait en noir sur le ciel éclairci par l'orage et où brillaient quelques étoiles.

Le pseudo Grancey fit deux ou trois pas de son côté et demanda :

—Est-ce que vous vous dirigez vers Paris, monsieur ?

—Je vas aux Halles écouler ma marchandise... répondit le maraîcher.

—Cent sous si vous voulez me prendre auprès de vous et me conduire jusqu'aux fortifications.

D'un œil scrutateur et défilant le maraîcher examina le voyageur attardé, dont la lanterne accrochée à une des ridelles de la voiture éclairait le visage.

La mine de l'inconnu ne lui parut point suspecte, car il arrêta son cheval et répliqua :

—Gardez vos cent sous et grimpez auprès de moi. Je vous conduirai jusqu'à la place de la Bastille, si ça fait votre affaire et vous en serez quitte pour me payer une bonne goutte à la Tour d'Argent.

Le jeune homme s'élança d'un bond sur la banquette où l'obligeant maraîcher lui faisait place.

Un coup de fouet claqua et le cheval se remit au trot.

Le voyage s'accomplit sans incidents.

L'ex-forçat inventa une histoire pour expliquer sa présence sur la grande route à une heure du matin, et le paysan ne mit point en doute sa véracité.

A trois heures ils arrivèrent place de la Bastille, où le voyageur acquitta sa dette sur le comptoir du cabaret de la Tour d'Argent et les deux hommes se séparèrent.